

ROBERT GARNIER
HIPPOLYTE (EXTRAITS)

ACTE I

ÉGÉE.

Je sors de l'Achéron, | d'où les ombres des morts
Ne ressortent jamais | couvertes de leurs corps : |
Je sors des champs ombreux, | que le flambeau du monde
Ne visite jamais | courant sa course ronde : |
Mais une épaisse horreur, | un solitaire effroi, |
Un air puant de soufre, | un furi-eux aboi
Du portier des Enfers, | Cerbère à triple tête, |
Maint fantôme volant, | mainte effroyable bête. |
Mais l'horrible séjour de cet antre odi-eux, |
De cet an_tre | privé de la clarté des cieux, |
M'est cent et cent fois plus agréable, | et encore
Cent et cent autres fois, | que toi, que je déplore, |
Ville Cécropé-enne , | et vous | mes belles tours, |
D'où me précipitant | je terminai mes jours. |
Votre Pallas | devait, | belliqueuse déesse, |
Détourner ce méchef | de vous, | sa forteresse : |
Et, | al_me, | vous garder d'encombres accidents, |
Puisqu'elle a bien daigné se retirer dedans : |
Et | de plus en plus faite | à votre bien | proclive, |
Vous orner de son nom, et de sa belle olive. |
Mais quoi? | c'est le destin, | c'est ce méchant destin,
Que même Jupiter, | tant il lui est mutin, |
Ne saurait maîtriser : | Jupiter | qui | d'un foudre |
Qu'il lance de sa main, | peut tout broyer en poudre. |
Tandis que j'ai vécu, | je t'ai vu, | ma cité, |
Toujours porter au col une captivité : |
Non telle que l'on voit en une ville prise,
Qu'un roi victori-eux | humainement | maîtrise. |
Mais | en ta servitude, | ô | Athè_nes, | le sort |
Menaçait tes enfants d'une cruelle mort |
Qui | mis sous le hasard d'une ordonnance inique, |
Entraient l'an, | deux fois sept | au logis dédalique, |
Pour servir de pâture aux dévorantes dents
Du monstre mi-taureau qu'on nourrissait dedans. |
Et toi-mê_me | Thésée, | et toi | ma géniture, |
Pour qui moi | déjà mort, | la mort | encor | j'endure, |
Ravi d'entre mes bras, | le destin envi-eux |
Te choisit pour vi-ande à ce monstre odi-eux : |
Ce monstre pour lequel ce poil gris qui s'allonge
Épars dessus mes yeux, | se dresse quand j'y songe : |
Et ces genoux | privés de chair et de chaleur, |
Comme genoux d'un mort, | chancellent de douleur. |
Aussi fut-ce la cause, | il t'en souvient, | Thésée, |
D'accourcir | de mes ans | la mortelle fusée : |
Bien que le voeu des dieux, | propice à ton dessein, |
Te sauva du gosier de ce monstre inhumain, |
Qui | glouton de l'appas que ta main cauteleuse
Jeta | par pelotons dans sa gorge monstreuse, |
S'abattit au sommeil, | te permettant plonger |
Au travers de son cœur | ton poignard étranger. |
Ainsi | tu te sauvas de sa félonne rage, |

Puis | suivant sagement l'avertissement sage
De ta bonne Ari-ane, | à la suite d'un fil |
Tu sors du labyrinthe au bâtiment subtil. |
Mais | ainsi qu'il advient que l'humaine nature |
Insati-able d'heur | convoite outre mesure, |
Et | jamais | ne s'arrête à médi-ocrité : |
Non bien content d'avoir | ton malheur | évité, |
Tu brigandes Minos, | et corsai_re | lui pillas
Avecques ses thresors | ses deux plus chères filles. |
De là | tout le malheur, | de là | tout le méchef, |
Qui | jà | jà prêt de choir | penche dessus ton chef, |
Prend sour_ce, | mon Thésée, | et | de là | la mort blême |
D'ailes noi_res | vola jusques à mon cœur même : |
Ne voulant | les grands Dieux | courroucés contre toi, |
Te donner le plaisir d'essuyer mon émoi : |
Mais voulu_rent | (que c'est des vengeances célestes !) |
Que tes heureuses nefes m'apparussent funestes, |
Et que leurs voiles noirs, | qui flottaient | oubliés, |
Me fissent élaner dans les flots repliés, |
(Misérable tombeau de ma vieillesse âgée!) |
Et changeassent leur nom | au nom de moi [Égée. |
Les dieux | aiment justice, | et poursuivent à mort
L'homme méchant, | qui fait | à un autre hom_me | tort . |
Ils tiennent le parti du faible qu'on oppresse, |
Et font choir l'oppresseur en leur main vengeresse.
Thésée, | hélas | Thésée, | aujourd'hui | le soleil |
Ne saurait voir malheur | à ton malheur | pareil : |
L'enfer, | bien que hideux | et gêne de nous | ombres, |
N'a pas | en son enclos | tant de mortels encombres, |
Que je t'en vois, | pauvre homme! | hé, | qu'il te fallait bien
Entreprendre d'aller au lit plutoni-en,
Pour ravir notre reine ! | hé, | qu'à la mauvaise heure |
Tu entrepris forcer notre pâle demeure! |
Ce fut pour Pirithos, | à qui les noires sœurs
Font jà porter la peine | ourdie aux ravisseurs. |
Que si le bon secours du généreux Alcide
Ne t'eût ores tiré du creux achérontide,
Tu eusses ton supplice aussi bien comme lui,
Pour avoir entrepris sur la couche d'autrui. |
Mais non, | non, | je vois bien | afin que tu endures |
Pour ton mal | perpétré | de plus âpres tortures, |
Pluton | gros de vengeance, | et | de colè_re | gros, |
Te permet de revoir | avecque ce héros |
Ta fatale maison, | maison, où les Furies |
Ont | jusqu'à ton trépas | fondé leurs seigneuries. |
Tu y verras l'inceste, | et le meurtre, | et | toujours |
Ton désas_tre | croîtra, comme croîtront tes jours. |
Tu occiras, | meurtrier, | ta propre géniture, |
Puis l'adultère mort de ta femme parjure |
Doublera tes ennuis, | qui | lentement mordants |
Te rongeront le cœur et le foie au dedans. |
Enfin | quand ta langueur | bien longuement | traînée |
D'une tardive mort | se verra terminée, |
Et que | fuyant le ciel et les célestes dieux, |
Tu penseras fu-ir ton tourment ennuyeux, |
(Tourment qui te joindra plus étroit qu'un lierre
Ne joint étroitement les murailles qu'il serre) |

Le sévère Minos, | et le cruel Pluton, |
Tous deux | tes outragés, | hèleront Alecton, |
Mégè_re, | Tisiphone, | exécrables bourrelles, |
Pour ribler, | forcener, | ravager en tes mouëlles, |
T'élancer leurs serpents | en cent plis | renoués, |
T'ardre de leurs flambeaux, | et de leurs rouges fouets |
Te battre dos et ventre, aussi dru que la grêle |
Craquetant, | bondissant, | découpe un épi grêle. |
Jà déjà | je te vois porter l'afflicti-on
De quelque Prométhée, | ou de quelque Ixi-on, |
D'un Tantale altéré, | d'un remangé Titye, |
D'un Typhon, | d'un Sisyphe, | et | si l'horreur noircie
De Pluton garde encore un plus âpre tourment, |
L'on t'en ira gêner perpétuellement. |
Or | je te plains surtout, | ma chère nourriture, |
Et | de mes ans | vieillard | la plus soigneuse cure, |
Hippolyte, que j'aime autant que la vertu |
Luit | aimable | en celui qui s'en montre vêtu. |
Las! | je te vois | meurtri par cette Mino-ïde |
(Si quelque bon démon | aujourd'hui | ne te guide), |
Par cette Phèdre | ici, | dont mon fils | ravisseur, |
Pour notre mal commun accompagna sa sœur. |
Que plutôt aux immortels, | qu'un tempêteux orage |
Dés le port knossi-en | en eût fait le naufrage! |
Et que la mer mutine, | enveloppant sa nef, |
Eût abîmé dedans son impudique chef! |
Tu vivrais, | Hippolyte, | et la mort vi-olente |
N'éteindrait aujourd'hui ta jeunesse innocente.
Mais quoi? | le sort | est tel. | L'inexorable sort |
Ne se peut ébranler d'aucun humain effort. |
Quand il est arrêté, | mon enfant, | que l'on meure, |
On n'y peut reculer d'une minute d'heure. |
Prends en gré ta fortune : | et fais que ton trépas |
La gloire de ton sang | ne déshonore pas.

HIPPOLYTE

Jà | l'Auro_re se lève, | et Phébus qui la suit, |
Vermeil, | fait recacher les flambeaux de la nuit. |
Jà | ses beaux limoniers | commencent à répandre
Le jour aux animaux, qui ne font que l'attendre. |
Jà | les monts sourcilleux | commencent à jaunir
Sous le char de ce Dieu qu'ils regardent venir. |
Ô | beau Soleil luisant, | belle et claire planète,
Qui pousse tes rayons dedans la nuit brunette : |
Ô | grand Dieu perruquier, | qui | lumineux éteins |
Me décharmant les yeux, | l'horreur des songes vains, |
Qui | o_res | travaillaient | durant cette nuit sombre |
Mon esprit | combattu d'un larmoyable encombre, |
Je te salue, | ô | Père, et resalue encor, |
Toi, | ton char, | tes chevaux, | et tes beaux rayons d'or. |
Il me semblait | dormant, | que j'errais | solitaire |
Au creux d'une forêt, | mon ébat ordinaire : |
Descendu dans un val, | que mille ar_bres | autour, |
Le ceinturant | épais, | privent notre jour. |
Il y faisait obscur, | mais non pas du tout comme
En une pleine nuit, qu'accompagne le somme : |
Mais comme il fait au soir, | après que le soleil

Ait retiré de nous son visage vermeil, |
Et qu'il relaisse encore une lueur qui semble
Être | ni jour | ni nuit, | mais tous les deux ensemble. |
Dedans ce val ombreux | était | à droite main |
Un antre | plein de mousse, | et | de lambruche | plein, |
Où quatre de mes chiens entrèrent d'aventure, |
Quatre Molossi-ens de guerrière nature. |
À grand peine | ils étaient à la gueule du creux, |
Qu'il se vient présenter un grand li-on affreux, |
Le plus fort et massif, | le plus épouvantable |
Qui | jamais hébergeât au Taure inhospitable. |
Ses yeux | étaient de feu, | qui flambaient tout ainsi
Que deux larges tisons dans un air obscurci. |
Son col gros et charnu, | sa poitrine nerveuse, |
S'enflaient | hérissonnés d'une hure crineuse: |
Sa gueule était horrible, | et horribles | ses dents |
Qui | comme gros piquets | apparaissaient dedans. |
Mes chiens, | bien que hardis | sitôt | ne l'avisèrent, |
Que | saisis de frayeur, | dehors | ils s'élançèrent : |
Accoururent vers moi | tremblant | et pantelant, |
Criant d'une voix faible, | et comme s'affligeant. |
Sitôt que je les vois si éperdus, | je tâche
De les encourager: | mais leur courage lâche |
Ne se rassure point, | et | tant plus que je veux
Les en faire approcher, | ils reculent | peureux. |
Comme un grand chef guerrier, qui voit ses gens en fuite, |
Et plusieurs gros scadrons d'ennemis à leur suite, |
A beau les exhorter, | les prier, | supplier
De retourner visage, | et de se rallier : |
A beau faire promesse, | a beau donner menace, |
C'est en vain ce qu'il fait : | ils ont perdu l'audace, |
Ils sont sourds et muets, | et n'ont plus autre soin
Que de hâter le pas | et de s'enfuir bien loin. |
J'empoigne mon épieu, | dont le fer qui flamboie |
Devant mon estomac, | me découvre la voie : |
Je descends jusqu'au bord, | où | soudain | j'aperçois
Ce grand Lion pattu qui décoche sur moi, |
Dégorgeant un tel cri de sa gueule béante, |
Que toute la forêt | en résonne | tremblante, |
Qu'Hymette en retentit, | et que les rocs, | qui sont
Au bord thriasi-en, | en sourcillent le front. |
Ferme | je me raidis, | adossé d'une souche |
Avancé d'une jambe, | et | à deux bras | je couche |
Droit à lui | mon épieu, | prêt de lui traverser
La gorge ou l'estomac, s'il se veut avancer. |
Mais | las, | peu me servit cette brave assurance! |
Car lui, | sans faire cas du fer que je lui lance, |
Non plus que d'un fétu que j'eusse eu dans la main, |
Me l'arrache de force, | et le rompt tout soudain : |
Me renverse sous lui, | me traînasse | et me boule, |
Aussi facilement qu'il eût fait d'une boule. |
Jà | ses griffes fondaient dans mon estomac nu, |
L'écartelant sous lui comme un poulet menu |
Qu'un milan a ravi sous l'aile de sa mère, |
Et le va déchirant de griffe meurtrière:
Quand | vaincu de tourment | je jette un cri | si haut
Que j'en laisse mon songe, | et m'éveille en sursaut, |

Si froid et si tremblant, | si glacé par la face, |
Par les bras, | par le corps, | que je n'étais que glace. |
Je fu long temps ainsi | dans mon lit | étendu, |
Regardant çà et là comme un homme éperdu, |
Que l'esprit, | la mémoire, | et le sens | abandonne, |
Qui ne sait ce qu'il est, | ne connaît plus personne,
Immobile, | insensible, | étourdi, | qui n'a plus
De pensement en lui qui ne soit tout confus. |
Mais | las! | ce n'est encor tout ce qui m'épouvante, |
Tout ce qui me chagrine, | et | mon â_me | tourmente, |
Ce n'est pas cela seul qui me fait tellement
Craindre je ne sais quoi de triste événement! |
J'ai le cœur trop hardi pour être fait la proie
D'un songe décevant, | cela seul | ne m'effraie. |
Le songe ne doit pas être cause d'ennui, |
Tant faible est son pouvoir quand il n'y a que lui. |
Ce n'est qu'un vain semblant, | qu'un fantôme, | une image
Qui nous trompe en dormant, | et non pas un présage. |
Depuis quatre ou cinq nuits | le hibou | n'a jamais
Cessé de lamenter au haut de ce palais, |
Et mes chiens | aussitôt qu'ils sont en leurs étables, |
Comme loups par les bois | hur_lent | épouvantables : |
Les tours de ce château | noircissent de corbeaux |
Jour et nuit à percher, | sépulcraliers oiseaux, |
Et n'en veulent partir, | à moins qu'on les pourchasse, |
Si ce n'est quand je sors pour aller à la chasse. |
Car | alors | tous ensemble | ils décampent des tours, |
Et | croassant sur moi | m'accompagnent toujours, |
Bavolant çà et là, comme une épaisse nuë
Qui vogue parmi l'air, | du soleil soutenue. |
J'ai fait ce que j'ai pu, afin de détourner
Ce malheur menaçant, qui me vient étonner. |
Quelles sortes de vœux, | quelles saintes manières |
D'apaiser les hauts Dieux, en leur faisant prières, |
N'ay-je encore éprouvé? À qui | des Immortels |
N'ai-_je | d'un sacrifice | échauffé les autels? |
Et | bref | que n'ai-je fait pour aller à l'encontre
Des injures du ciel et de mon malencontre? |
Mais quoi? Rien ne se change, | on a beau faire vœux, |
On a beau immoler des centaines de bœufs, |
C'est en vain, | c'est en vain : | tout cela | n'a puissance
De faire révoquer la céleste ordonnance. |
Hi-er | sacrifi-ant | à toi | père Jupin , |
Une blanche brebis, | pour t'avoir plus bénin : |
Bien que | mortellement | elle fut entamée |
Et qu'ardait autour d'elle une flambe allumée, |
Bien qu'elle eût pieds et tête | ensemblement | li-és, |
Je la vis | par trois fois | dessus ses quatre pieds : |
Puis | secouant son sang de mainte et mainte goutte, |
M'en arrosa la face | et l'ensanglanta toute. |
Et encore, | ô | prodige! | après qu'on vit le feu |
S'être gloutonnement | de son beau sang | repu, |
Le prê_tre, | contemplant le dedans de l'hostie, |
N'y trouva point de foie en aucune partie. |
Ô | Dieux, | ô | Dieux du ciel qui avez soin de nous, |
Et qui ne brûlez point d'un rigoureux courroux
Contre le genre humain | : Dieux qui n'êtes sévères

Que pour notre forfait, | soyez moi salutaires ! |
Conservez-moi | bons Dieux! | et toi que j'ai toujours |
En mes adversités | implorée à secours, |
Amortis ces frayeurs qui me glacent les veines, |
Ô | Deléenne, | et fais qu'elles demeurent vaines! |
Recule tout désastre et accident mauvais
Loin de moi, ma Déesse, et loin de ce palais !

ACTE II

PHÈDRE

Ô | reine de la mer, | Crè_te, | mère des dieux, |
Qui as reçu | naissant | le grand moteur des cieux, |
Ô | la plus orgueilleuse et plus noble des îles,
Qui as le front orné de cent fameuses villes; |
Demeure de Saturne, | où les rivages torts, |
Remparés de rochers | s'ouvrent en mille ports, |
En mille braves ports | qui, | caressés de l'onde, |
Reçoivent des vaisseaux de toutes parts du monde |
Pourquoi, | mon cher séjour, | mon cher séjour, | pourquoi |
M'as-tu | de toi | bannie en éternel émoi? |
Las ! | pourquoi, | ma patrie, | as-tu voulu, | cruelle, |
Me faire choir aux mains d'un amant infidèle, |
D'un époux déloyal, | qui, | parjurant sa foi, |
Adultère sans cesse | et ne fait cas de moi, |
Me laisse désolée, | hélas! | hélas! | me laisse
Sur ce bord étranger | languissant de tristesse? |
Ô | dieux, | qui | de là-haut | voyez comme je suis, |
Qui voyez mes douleurs, | qui voyez mes ennuis, |
Dieux, qui voyez mon mal, | dieux qui voyez mes peines, |
Dieux qui voyez sécher mon sang dedans mes veines
Et mon esprit rongé d'un éternel émoi, |
Bons dieux, | grands dieux du ciel, | prenez pitié de moi! |
Ouvrez, | je vous suppli', | les prisons à mon âme, |
Et mon corps | renversez dessous la froide lame,
Pour finir mes langueurs qui croîtront toujours
Sans jamais prendre fin qu'en finissant mes jours. |
L'espoir de ma santé | n'est qu'en la tombe obscure; |
Ma guérison | n'est plus que d'une sépulture. |
Parlé-je de mourir? | hé, | pauvret_te! | mon corps, |
Mon corps | ne meurt-il pas tous les jours mille morts? |
Hélas! | hélas! | si fait : | je ne suis plus en vie; |
La vi-e que j'avais | m'est | de douleur | ravie. |
Pour le moins, | si je vis, | je vis en endurent |
Jour et nuit | les dangers qu'on endure en mourant. |
Ô | Phèdre! | ô | pauvre Phèdre! | hé ! | qu'à la mauvaise heure |
Tu as abandonné ta natale demeure! |
Qu'il t'eût bien mieux valu, | pauvre princesse, | alors
Que tu te mis sur mer, | périr de mille morts. |
Qu'il t'eût bien mieux valu tomber dessous les ondes, |
Et remplir l'estomac des phoques vagabondes, |
Lorsqu'à ton grand malheur | une indiscrete amour |
Te fit passer la mer sans espoir de retour. |
Qu'il t'eût bien mieux valu, | délaissée au rivage, |
Comme fut Ari-ane en une île sauvage, |
Ari-a_ne | ta sœur, | errer seule | en danger
Des lions naxéens, qui t'eussent pu manger, |

Plutôt | qu'adoulourée | et | de vivre | assouvie |
Traîner si longuement ton ennuyeuse vie, |
Plutôt, | plutôt que vivre en un éternel deuil, |
Ne faisant | jour et nuit | qu'aboyer au cercueil.
Voilà mon beau Thésé', | qui, | suivant sa coutume
D'être instable en amours, | d'un nouveau feu | s'allume. |
Voilà qu'il m'abandonne, | après que le cruel
M'a fait abandonner mon séjour naturel,
Après qu'il m'a ravie aux yeux de mon bon père
Et aux embrassements de ma dolente mère, |
Fugiti_ve, | bannie, | et qu'il a contenté
Son ardeur | des plaisirs de ma virginité. |
Il va, | de Pirithos | compagnon détestable, |
Enlever | de Pluton | l'épouse vénérable.
La terre | leur est vile : | ils vont chercher là bas, |
Sur les rivages noirs, | leurs amoureux ébats. |
L'enfer qui n'est qu'horreur, | qui n'est que toute rage, |
Qu'encombre et que tourment, | ne dompte leur courage. |
Mais soient tant qu'ils voudront aux infernaux paluds, |
Ce n'est pas la douleur qui me gêne le plus: |
Un plus âpre tourment rampe dans mes mou_elles,
Qui les va | remplissant de passi-ons cruelles. |
Le repos de la nuit | n'allège mes travaux; |
Le somme léthéen | n'amortit point mes maux; |
Ma douleur | se nourrit | et croît | toujours plus forte. |
Je brû_le, | misérable, | et le feu que je porte |
Enclos en mes poumons, | soit de jour ou de nuit, |
De soir ou de matin, | de plus en plus | me cuit. |
J'ai l'estomac plus chaud que n'est la chaude braise
Dont les Cyclopes nus font rougir leur fournaise, |
Quand au creux etnéen, | à puissance de coups, |
Ils for_gent, | renfrognés, | de Jupin | le courroux. |
Hé, | bons dieux! | que ferai-je? | aurai-_je | toujours pleine |
La poitrine et le cœur d'une si dure peine? |
Souffrirai-je toujours? | Ô | malheureux amour ! |
Que maudite soit l'heure et maudit soit le jour,
Que je te fus sujette! | ô | quatre fois maudite |
La flèche que tu pris dans les yeux d'Hippolyte, |
D'Hippolyte que j'aime, |et non pas seulement
Que j'ai_me, | mais de qui j'enrage follement. |